

Pascal Leray

**Se dissoudre  
dans l'air du temps**



« Je regardais mes contemporains comme de l'oeil d'une caméra. »

« l'air du temps était sec mais il s'en dégageait une lueur liquide. »



Pourtant, il se dissout dans l'air du temps. À son tour, si tant est qu'il y en ait eu d'autres. Pourtant, il semble passer en cette transition après d'autres, combien d'ailleurs ? Peut-être 207. Mais il vous reviendrait de le savoir. Alors il tente de prendre conscience de l'espace où il se trouve, dans l'arrière-salle d'un café où l'on murmure beaucoup. Par une matinée maussade ou aigre. Mais étouffée surtout. Les mouvements des gens qui fréquentent ce café sont ralentis de 1/2. Les paroles très atténuées, toujours diffuses, suspendues dans l'air du jour. Le coloris du bois – une abstraction. Mais de petits tableaux (des « croûtes ») qui représentent des scènes de chasse ou des bateaux surpris par la tempête. Ils sont d'une banalité épouvantable mais semblent épouser des formes confuses qui entraînent l'oeil dans un tourbillon d'impressions sans vitesse.

**Se dissoudre (ou se  
dissiper) dans l'air du temps**

Était-ce une question d'heure ? De jour ? De croyance peut-être (dans le jour ou l'heure) ? Le train allait partir. Et pourtant les troquets resteraient. Chacun des voyageurs avec. Parfois, le train et les troquets se partagent les mêmes. Se dédoublent-ils pour autant ? On imagine que les consommations d'un café anonyme proche de la gare se dissipent dans l'omni- et la non-réalité quand on s'en va après avoir réglé sa consommation. Peut-être n'en est-il rien (ou pas grand-chose). Nul ne disparaît. Il n'y a pas d'omni- ou de non-réalité, à bien y réfléchir.' Mais on voudrait croire presque. Et c'est pourquoi on tente encore matinalement de s'enfoncer dans un de ces bistros dont l'accueil est d'emblée mitigé, la clientèle d'allure hagarde, la tonalité étouffée. Ce qui saisit encore et toujours la conscience même atténuée qu'on a de telles heures d'absorption, ce sont les paroles prononcées, difficilement audibles, qui se noient dans la lumière orange et les couleurs boisées du débit de boisson.

L'événement est loin de vous. On ne sait pas si

le bistro a allumé un poste de radio pour diffuser de la musique d'une autre époque entrecoupée de flashes d'informations mais quoi qu'il en soit, l'événement vous semble loin. Il n'a pas prise sur vous et vous non plus ne sauriez avoir prise sur lui.

Pourtant votre conscience vous dicte quelque chose. Il y a quelque chose à faire, vous en êtes convaincu. Vous ne sauriez dire quoi puisqu'il y aurait là une matière événementielle à laquelle vous n'avez pas accès. Des éléments se trament en vous et prennent la figure des protagonistes du café. Que vous devriez quitter pour prendre le train. Qui vous ressemblerait aussi. Mais vous n'en êtes pas là. Les trains partent (partiront) sans vous. Ce qui emplit tout l'espace de votre réflexion, à l'heure qu'il est, c'est une série de mots qui vous paraissent cryptés. La jeune femme au comptoir qui réfléchit à voix haute (même si elle ne fait que sussurer) en s'adressant à son compagnon sans le regarder :

- Il y en a des bleues et des rouges... Tu ne veux rien ?

L'homme ne répond pas, ce qui apparaît comme une réponse négative. Il regarde sa tasse de café qui est vide. Il y contemple autre chose

qu'un fond de tasse. Le jour dont la durée est clairement fluctuante ce matin. Sa propre pensée qui se déroule sans densité. La question de son amie qu'il ne comprend peut-être pas mieux que vous et se contente d'osciller entre une image de bleu et une image de rouge, images qui se déforment au rythme d'une chanson de rythm'n'blues qui évoque vaguement l'amour, le danger et le sang.

Sans doute cette histoire de rouge et de bleu correspond-elle au marketing des cigarettes dont les gammes de couleurs sont souvent standardisées, le bleu désignant les cigarettes légères, le rouge représentant les cigarettes les plus fortes. Cette codification n'est pas générale cependant. Certaines marques de cigarettes se passent très bien de telles distinctions ! Vous avez en poche votre paquet de N 666 qui garantit l'enfer à votre gorge et vous ricanez en pensant à ce stupide choix (réellement, les bleues ne sont pas moins toxiques que les rouges). Il n'y a pas de raison valable de préférer les bleues aux rouges. La jeune femme qui fait mine de réfléchir à voix haute ne fait, au vrai, que transmettre un message codé dont la clé de transcription est peut-être d'une très grande complexité ou très rudimentaire, au contraire.

Peut-on dire que vous en êtes à votre troisième train de retard ? Il est probable qu'à ce moment, vous ne sachiez plus du tout où vous deviez vous rendre. Vous avez surtout pris acte de la duplicité des échanges qui se nouent dans ce troquet. Le couple d'amoureux s'est installé dans un angle. Ils ont commandé deux cafés allongés (ils s'apprêtent donc à attendre). Un homme au style négligé joue au flipper de façon compulsive. Son attitude très raide et la médiocrité de son jeu indiquent qu'il occupe le terrain pour de tout autres raisons que la seule passion du jeu. Quelqu'un a d'évidence « oublié » une mallette sur un fauteuil. La tasse vide et la soucoupe (on aura probablement commandé un croissant) sont encore sur la table. Il faudrait voir qui prendra la mallette désormais. Vous êtes convaincu que tous ceux qui sont dans ce café ce matin ne sont là que pour cette histoire de mallette, eux aussi.

Le temps ne progresse pas. Un jeu d'acteurs s'installe pourtant. D'un côté un agent des services gouvernementaux qui joue au flipper pour camoufler sa mission de surveillance. De l'autre, un couple de jeunes gens qui pourraient bien être des activistes chargés de transmettre un message crucial (ils seront abattus à la sortie du café). Le rôle du tenancier n'est pas à minorer, par ailleurs. Il est au cœur de tous les trafics

d'information, de toutes les combinaisons. Il est peut-être un agent double, triple ou quadruple, quintuple... Il ne sait plus lui-même « pour qui » il travaille. Ses « contacts » le prennent pour ce qu'il est – passeur d'informations éventées qui tente de se survivre en protégeant son commerce par des activités clandestines et contradictoires. Il mourra dans une explosion au gaz dont l'origine criminelle, bien qu'évidente, ne sera jamais démontrée.

La brume qui enveloppe la perception que vous pouviez avoir de ce début de journée se dissipe progressivement et vous permet ainsi d'attribuer un rôle à toutes les personnes présentes et à celles qui ne font que passer. Le point aveugle de votre reconstitution n'est autre que vous.

Le tenancier, du moins, ne se pose pas trop de questions. On lui communique un message à double-entente : « André vend sa voiture ! » ou encore : « Tu ne connais pas quelqu'un qui pourrait me faire un faux-plafond ? » Il enregistre les demandes qui ne sont pas des demandes mais de véritables instructions, des appels à l'insurrection si l'on en croit la tension extrême qui pèse sur l'endroit. Il les redistribue aveuglément. Ceux qui passent, ce sont les activistes de toutes les tendances possibles, des

agents des services secrets, les émissaires de notables régionaux... Lesquels sont encore dupes de la situation ?

\*

Les stores striaient l'espace du dehors (et celui du dedans certainement aussi). Tu les regardais avec une inquiétude ténue : ils bougeaient. Le mouvement était à peine sensible mais il existait. Donc, il y avait une incidence de ces stores sur la luminosité générale du troquet. La lumière, ici, ce n'était que de longs rais comme des nappes qui se déposaient l'une sur l'autre en une rotation incessante. Mais des nappes trouées qui formeraient une partition de piano mécanique. Baignant les clients de passage comme les habitués, imprégnant leurs propos. Une partition qui déciderait pour eux de toute la réalité environnante.

Et la réalité environnante allait devenir cruelle, bien cruelle.

Tu as songé à te lever et à régler hâtivement ta consommation (deux cafés dont un double) pour sortir et précéder le catastrophisme ambiant. Il s'abattra à un moment. Toi aussi – mais avant.

Or, tu voyais qu'il était bien compliqué de parler aux gens individuellement pour les prévenir – de quoi au fait ? D'une précipitation soudaine de quelque chose d'inconnaissable ? Et prendre un porte-voix pour se faire entendre ne serait pas non plus très efficace. On t'embarquerait. Il resterait alors à prendre de la distance et voir les choses tourner mal comme apparemment elles doivent tourner, en supposant alors qu'il y aura une faille – miraculeuse – qui redéfinira les termes du désert où tu as bien failli te retrouver projeté, toi-même.

Le troquet est toujours aussi endormi, quant à lui. Personne n'a apparemment conscience du mystère qui s'ordonne sous la moindre parole sussurée.

\*

Il y aurait eu beaucoup à faire, c'est vrai. Au lieu de ça, je n'avais fait que me dissoudre dans un air qui n'était pas le mien, qui avait ses charmes, certes, à commencer par un certain dépaysement peut-être. Mais tout en poursuivant l'inexorable dissolution de mon être dans un air printanier aux relents aigres et même maussades, je prenais conscience que le processus ne pouvait conduire à une dissipation vaporeuse de toute ma pensée. Il conduisait, plutôt, une dispersion et une fragmentation de mes humeurs de plus en plus momentanées, souvent simultanées. Je ne saurais dire si ma perception des choses s'en est trouvée plus confuse ou plus précise, au contraire. Peut-être les deux à la fois. Il arrivait que je perçoive quelqu'un par le flottement de ses vêtements, comme si aucun corps ne l'habitait mais seulement une intention. Dans l'atmosphère liquide du temps, les êtres se mobilisaient furtivement pour répondre à des injonctions que rien n'exprimait directement. C'est ainsi que la fille s'est adressée à son copain pour lui expliquer qu'ils avaient un choix à faire, ou elle seulement

peut-être – entre des « rouges » et des « bleues ». Il ne s'agissait peut-être pas de cigarettes. Cette déclinaison de couleurs exprimait peut-être autre chose. Et le jeune homme qui n'existait que par son pantalon d'un vert foncé indéfinissable ne répondait pas. Le silence codifié, même. En dépit de 7 000 autres genres de pensées qui me venaient en même temps cette perspective accidentelle s'ouvrait à moi avec l'évidente force d'une scène de théâtre – véritable morceau de bravoure où le mot « rouge » devient le déclencheur d'une série émotionnelle très construite, contrastée, contradictoire.

Dire qu'il y a eu des sursauts serait exagéré. Vous savez aussi bien que moi à quel point l'atmosphère saturée du troquet ne laissait pas de place à la stabilité, à la confiance. Les seules choses fiables décelaient des failles, des lacunes, des impossibilités. Un téléviseur défilait des séries de chiffres incroyables égrenant les victoires d'une loterie aux règles complexes. Cette chaîne numérique pouvait bien être le grand ordonnateur (gouvernemental ou insoumis ?) d'un moment de réalité dont la « feinte banalité » pourrait se transformer en instrument de sédition ou de répression. Un dispositif en somme. Que se passerait-il si je neutralisais ce couple ? Et en pensant à la scène de crime, sordide au petit

matin dans une ruelle que personne n'observe, je m'inquiète de la présence du policier en civil. Chaque matin, il vient avec une petite sacoche de pièces de deux euros qu'il insère mécaniquement dans le monnayeur de l'appareil. Non seulement il joue mal mais il ne semble vouloir faire aucun effort. Néanmoins, il tient son rôle et le tient bien. Les gens de passage ne regardent pas l'homme qui insère pièce sur pièce dans le flipper qui n'en peut mais.

Il tient son rôle, très stable et impavide. Il veille. Il enregistre chaque fait, chaque parole, chaque présence qui se manifeste dans l'enceinte du troquet qui est, pour l'agent, une zone d'expérimentation, une tranche de probabilité représentative par défaut de l'espace géographique plus vaste et plus complexe dont il a la charge. Il mène si bien sa barque (du moins en a-t-il l'impression) qu'il fait de son jeu un genre de *blind-fold test* en restant rivé à la façade illuminée et clignotante du jeu électrique. Qui pourrait imaginer qu'il résorbe dans ce spectacle de lumières changeantes les amorces d'hallucinations qui le tiraillent de part en part ? Personne. Comme tous ici, je crois qu'il serait périlleux de lui adresser la parole ou seulement d'évoquer sa présence à voix haute.

Je pourrais dire à mes voisins (qui ne paraissent pas plus s'occuper de moi que des amoureux suspects qui demeurent muets au comptoir ou encore du policier en civil qui extirpe de sa petite sacoche une nouvelle pièce qu'il insère dans le flipper) que tout ceci n'est qu'un trafic réalitaire de première catégorie, je veux dire : une bouffonnade. Rien n'empêcherait alors que j'élimine le couple et que je sorte en vitesse attraper un bus qui va vers le port.

Il resterait l'agent. Lui, si je l'approche, ils fondront sur moi à trois ou quatre dans l'instant. Les uns déjà en planque dans le café, les autres sortant de nulle part comme dans un mauvais rêve. Ils m'assassineront et feront disparaître mon corps avec beaucoup d'efficacité. C'est peut-être aussi bien cela, une « dissolution dans l'air du temps » ?

\*

Dans l'air du temps.

Comme s'il y en avait eu un autre.

Un qui ne fût pas « du temps ».

Qui fût d'un autre temps – lointain.

Même si le temps était calme – pas ta tête.

Elle tournait avec  
les vibrations de l'air qui danse.

« L'air danse, dit-il,  
descends. »

Mais tu vibres  
de tout l'air de cette résonance  
de temps.

« Tu t'engages  
dans les méandres de résonances résiduelles

qui si-  
gnifient – mal !  
l'air  
du temps. »

Couirc -----

\*

Il disait en riant  
que la dissolution (ah, ah)  
ce n'était pas une solution.  
Et il prenait un air pincé en ajoutant  
- Uh, uh.  
On ne l'écoutait plus pourtant.  
Il n'allait pas se dissoudre, lui aussi ?  
Et pourtant si, il est très clair  
qu'il n'était pas à la recherche d'une solution  
ou d'une sédition  
mais dans l'attente de sa dissolution.  
L'anonymat était son utopie.  
Il la recherchait en toute chose,  
il ne voulait rien être d'autre que ce temps  
qui allait  
de transition en mutation  
en changement de transition  
en mutation de changement  
de transition en mutation  
et lui avec – glissant ou dissipant, parfaitement  
conforme (croyait-il) à ce qu'il pensait être  
l'air du temps  
mais qui ne ressemblait à rien -----



L'air était sec, c'est dire  
que l'air ne nous abreuverait de rien,  
pas  
même du temps puisque ce temps,  
ce ne pouvait être le nôtre.  
Nous n'allions pas  
à son goulot.

\*

Si je disais « En même temps... », on m'interrompait : « En même temps que quoi, Pascal ? Croyais-tu réellement qu'il y ait eu simultanément ? » Et encore : « En fait, c'est forcément les unes après les autres que les choses se sont passées. Tu n'aurais jamais pu y penser autrement ! » J'étais humilié, il faut bien l'avouer. Je crois avoir commandé une bière alors. Je me sentais maudit. Ce troquet était l'ancre du diable ! Et l'on y était espionné pour des motifs maléfiques. - La politique n'avait au fond que peu à faire dans cette histoire.

Or, les choses se passaient bien en même temps d'une manière ou d'une autre. Est-ce que tout devait s'emboîter ? Mettons que du troquet, j'ai pu avoir une vision élargie de ce printemps que certains disaient maussade, parmi ce qu'il y a de plus maussade au monde, tandis que d'autres le disaient aigre et rien d'autre. Le soir, c'est Ulrich Hyndir qui se défenestre. Un de plus. Mais le suicide n'est qu'un simulacre ! Il faudrait

rechercher alors ce qui peut être exactement contemporain d'un simulacre.

Rien, vraiment. Mais le simulacre de suicide est avéré car on n'a jamais retrouvé le cadavre qui n'existait pas alors puisque le professeur, homme influent de son temps, n'a fait que s'exiler dans un pays voisin où il a fait carrière dans le music-hall avec un *one-man-show* médiocre qu'il ne représentait que dans des bouges où l'on se battait beaucoup. Pendant ce temps, il faut le dire, c'était tout un monde qui s'effondrait. Il y a eu les attentats.

La conférence déjà endeuillée (même sans cadavre) par la mort volontaire de l'un de ses contributeurs les plus illustres allait être perturbée par une série d'attentats sanglants. Les orateurs se succèdent dans une ambiance délétère et panique. Quelqu'un cherche à comprendre quelque chose sans y parvenir.

Au moment où la bombe a explosé, tuant la totalité d'un groupuscule néozélandais en délégation... Peut-être tout s'est-il interrompu, peut-être. « Pour eux, c'est sûr ! Ah, ah... » On m'interrompt encore. Je me lève, je demande une autre bière. Dans l'intervalle, le type figé derrière moi devant l'unique flipper du troquet n'a jamais

cessé de jouer, si l'on appelle jouer le seul fait d'insérer des pièces dans un appareil pour qu'il débloque de nouvelles boules.

C'est alors que la fille a dû dire à son copain : « Il y en a des rouges et des bleues... » et lui demander : « Tu ne veux rien ? » Il était tôt le matin. Et j'en étais à ma troisième bière déjà ?

\*

« Il y avait du rouge dans le bleu... Il s'en moquait », explique la fille aux deux agents venus l'interroger.

Son ami, on l'a retrouvé dans un appartement qui n'était pas le sien. « J'habite ici ! », criait-il. Mais il ne savait plus qui il était. « J'ai joué tant de rôles, vous savez ! Il fallait que j'en change plusieurs fois par jour. Il est même arrivé que je sois simultanément les différents protagonistes d'une même scène, voyez ? »

Qui était-il quand on l'a arrêté ? Il ne sait plus lui-même. Il semble qu'il oublie ses différentes identités au fur et à mesure qu'elles se substituent les unes aux autres. Sa supposée petite amie, il ne l'a pas reconnue. Les histoires de rouge et de bleu ne lui disent rien. « Vous me parlez de cigarettes ? Je ne fume pas », dit-il en allumant un clope. « Il n'y a que cet espace qui m'appartienne en propre », ajoute-t-il très sûr de lui. Il désigne les murs en ricanant.

L'hiver finissant avait mis à mal la rotation

d'identités qui faisait le quotidien du jeune homme. Il s'était éveillé un matin qui n'était qu'une journée glaciale avec le sentiment audible d'une séquence de blues très déstructuré et archaïque. Il avait tenté de déposer un disque de vinyle sur la platine de sa chaîne hi-fi. Toute la matinée il était resté la tête plaquée contre une grosse enceinte à tenter de retrouver quelque chose de cet air de blues qui ne faisait que lui échapper. Une première fois, on l'avait emmené, réparé, on lui avait trouvé cette fille dont la fonction véritable était d'équilibrer ce pauvre garçon en bout de course.

Le résultat avait été médiocre. Le printemps instable cette année-là le convaincait que, d'un instant à l'autre il n'était plus le même – il ne serait plus jamais lui-même.

\*

C'était des heures de désagrégation. Les dictateurs de nos esprits s'appauvrissaient encore en bribes d'intelligence. Le mois de mai n'était rien d'autre qu'un étau. On aurait cru un écran d'abord, un simple écran. Mais à le traverser, faut-il croire, on y laissait une part de soi. On éprouvait continûment le déchirement dans l'air vibrionnant et printanier. Cela pouvait accentuer la confusion, c'est vrai... Toujours, il y avait cette musique, la même pour nous rappeler à son emprise. On ne se souviendrait que de très peu – un motif de quatre notes répondant à un balancement incertain, joué par un instrumentiste seul comme s'il ne devait jouer que ces quatre notes de toute sa vie. L'air revenait, on ne sait trop pourquoi, de radio en radio. Ce n'était pas un *hit* : personne n'aurait acheté ça. C'était un air qui se dissolvait bien dans l'air du temps – et moi avec. Je ne peux parler que pour mon compte, comprenez. En même temps, j'étais prêt à parier que le mal qui me frappait qu'on finirait peut-être

par appeler le « mal du mois de mai » – ne m'était pas réservé. D'ailleurs, cette musique excessivement dépouillée, ce n'était pas un *hit* mais tout le monde devait se l'infliger, en voiture ou au bar, au supermarché ou chez soi. Et même la chanter dans la rue en marchant : « la, la... la la la... » en hochant la tête, en rythme. C'était une chanson médicamenteuse, au fond, qui devait préserver son auditeur des soubresauts de son esprit, enclin à la confusion et à des charges affectives sans nom.

\*

Dissolution dans  
l'air du temps  
arpente-toi – et  
exonère  
ces feuilles d'arbre de  
toute  
déclinaison  
autour de l'air serein  
comme un  
surin  
suranné, toi  
qui te dissous dans l'air  
qui se dissout  
et danse  
si la pluie tombe,  
si seulement elle  
tombe.

\*

J'étais assis au bar, je ne sais plus ce qui m'a amené là. Est-ce que j'avais rencontré des zombies ultrarapides comme on en voit dans les films d'aujourd'hui ? Je ne sais pas si je serais entré dans ce bistro pour y boire un café en ce cas. Non. J'étais à la recherche d'un emploi, plutôt. Mais en entrant dans le bus, j'avais eu un doute. En m'asseyant à l'arrière du bus, j'avais acquis une conviction. Le poste me convenait sans doute. Le patron quant à lui serait un sale type. Ma bobine ne lui reviendrait pas. Il y aurait d'emblée entre nous beaucoup de mépris. Et ce mépris, je l'éprouvais déjà alors que le bus n'était pas encore très éloigné de la station. Du coup, à peine sorti du bus J'étais entré dans ce café, qui portait le même nom que l'arrêt où je venais de descendre : « La folie », je crois. Et j'avais commandé un café sans réfléchir.

Je ne me suis rendu compte que progressivement de ce qui se tramait dans ce bistro. À l'origine, je n'avais qu'une chose en tête :

boire ce fameux café. En approchant la tasse de mes lèvres, je me disais : « Tout de même, j'aurais peut-être dû y aller ? » Rien n'indiquait que cet employeur avait pour moi une telle haine finalement. Évidemment je n'ai pas un visage des plus avenants. Ma mâchoire inférieure a tendance à s'avancer mécaniquement quand je me concentre sur ce qu'on me dit ou quand je parle, même. Mais pour le *job* qui m'était proposé, ce n'était pas un problème, au contraire. J'ai bu trois gorgées coup sur coup. Le café, sans être bouillant, était insoutenablement chaud. J'ai reposé la tasse. J'entendais les bruits amorphes d'un flipper mal manié. J'entendais les murmures insistants d'une jeune femme qui parlait à son ami. Il y avait des hommes isolés assis dans l'arrière-salle. L'un face à l'entrée, l'autre près de la fenêtre. Ils paraissaient plongés dans un état de torpeur inquiétant. L'un comme l'autre restaient immobiles et scrutaient l'intérieur du bistro comme si un attentat avait dû survenir (on parlait beaucoup d'attentats à ce moment) ou une scène de crime.

Moi aussi je me suis mis à observer l'intérieur du bistro. J'ai remarqué que le type qui jouait au flipper ne faisait qu'insérer des pièces dans la fente du monnayeur de l'appareil et laissait claquer les billes qui retombaient très vite au fond

de la machine sans jamais rebondir. « Quel manque de professionnalisme ! », me suis-je écrié pour moi-même sans prendre garde que ma voix était si sonore dans le silence cotonneux de ce débit de boisson.

Le bonhomme accroché à son flipper s'est retourné. S'est-il senti visé ? C'est difficile à dire. Je ne me suis rendu compte qu'après-coup de la perturbation que j'avais provoquée. Une sorte de hurlement hystérique venait de m'échapper, comme si j'avais assisté à un véritable scandale. Or le scandale, à mes yeux, ce n'était pas tant la surveillance continue dont on faisait l'objet dans ce bistro, c'était surtout l'amateurisme du policier qui ne faisait même pas l'effort de paraître insignifiant, comme chacun ici. Peut-être faut-il y voir une forme d'arrogance, l'attitude dominatrice d'un qui se dit que, quoi qu'il arrive, il fera l'objet d'une protection implacable. Un qui dispose virtuellement de la liberté de tous ceux qui circulent dans son champ de vision (l'homme a « des yeux dans le dos ») et qui ne se doutent pas (ou font mine de ne pas se douter) que le moindre faux pas pourrait entraîner leur perte.

Mais il n'est pas non plus impossible que le policier soit lui-même dénué de toute maîtrise sur sa propre réalité. Les perceptions le submergent,

pas seulement à cause du flipper – au contraire. Les gens qui se déplacent autour de lui le stressent terriblement. Alors ce cri, cette exclamation, cette mise en accusation presque, devraient l'alarmer. S'il était en possession de ses moyens, il empoignerait le fauteur de trouble par les cheveux pour lui écraser la tête contre le comptoir avant de l'évacuer sans ménagement en le jetant sur la chaussée. Mais il ne parvient pas à décoller les yeux des petites lampes qui s'allument en série et alternent, rouges ou bleues et violettes, sur la façade du jeu électrique.

À vrai dire, si quelqu'un a manqué de professionnalisme dans cette histoire, c'est peut-être moi. À tous les coups, je me découvrais aux yeux de cette clientèle méfiante pour ce que j'étais, à savoir... Enfin, j'avais rendu évidente ma situation : aux yeux de cette clientèle méfiante, j'étais un homme qui venait de repérer le comportement suspect d'un agent des forces de l'ordre et qui se prenait, le maladroit, à dénoncer publiquement ce qui a la caractéristique d'être, généralement, su de tous et également tu !

Pourtant la suite des événements a été beaucoup plus contrastée. Le cri est retombé dans quelque chose qui s'apparentait à de l'indifférence. Le policier supposé s'est peut-être

retourné mais à peine. Il a réinséré une pièce de monnaie dans l'appareil. J'ai bu la dernière gorgée de mon café et je suis ressorti. Il pleuvait. Ce mois de mai n'était donc pas seulement aigre. Il était réellement maussade.

\*

- Que vous importe donc cette météorologie subjective, enfin ?, demande le vieillard irrité à la jeune épouse du pseudo-William Sentrledge.

- Aigre, ça ne veut rien dire ! Vous avez déjà vu un temps aigre ? Maussade, encore, je veux bien mais non, enfin ! Je ne vois pas pourquoi je prendrais parti sur de telles querelles. Je perdrais mon temps. Et le vôtre avec, mademoi... enfin, madame, je crois ? Car je serais bien obligé de vous faire part de mes arguments, de mes protestations. Vous en pensez quelque chose, vous, de ces disparitions de gens attaquées par on ne sait quel temps « aigre » ou « maussade » ? Qui viendrait frapper à votre porte par exemple, s'installerait chez vous pareil à un vieillard sordide et s'enfermerait avec vous des journées entières pour vous entretenir de ses dissertations interminables ?

La jeune femme hocha drôlement la tête. L'ennui qui se dégageait de ce vieillard avait quelque chose de terrible et d'effroyable, vraiment. Elle l'écoutait à peine, en effet. Elle

comprenait mal pourquoi il s'emportait à propos de ce temps aigre ou maussade, comme on voudra (au mois de mai, tout de même). Mais tout à coup, l'homme qui évoquait des « disparitions » prenait un air inquiétant.

- Et la police, made.. dame !, s'écria l'importun, vous croyez qu'elle va se mettre à la recherche d'ombres, d'êtres dont on ne peut pas assurer qu'ils aient eu la moindre consistance ? Mais je crois que vous vouliez fermer ce store métallique ?

Madame Sentrige regarda le vieillard sans lui répondre. À cette heure, son mari était en tournée. Elle n'avait aucune idée du jour où il rentrerait. Ces tournées dans des pubs atroces où les gens s'entretuent n'étaient que danger et incertitude. Les sketches de William Sentrige passaient quasi inaperçus dans l'atmosphère malsaine des lieux interlopes où il se produisait. On buvait, on se battait, on s'adonnait à de petits trafics en attendant des « coups » plus ambitieux, on n'écoutait que peu le personnage drôlatique qui s'échinait à démontrer que la réalité est une farce à travers des blagues salaces et médiocres. Mais il était apprécié pour cette discrétion qui contribuait largement à l'ambiance électrique de ces folles soirées.

Peut-être un jour sa vie serait-elle abrégée par une balle perdue ? « Ce ne serait que ma seconde introduction au néantisme ! Ah, ah ! » Cette composante trouble de son existence, il la tournerait aussi en dérision pour ses spectateurs agressifs et indifférents, quoi qu'il en soit, à ses sorties. Pendant ce temps, madame Sentrudge gérait sa boutique de pompes funèbres en s'efforçant d'oublier la présence constante du vieil aristocrate certain de vivre ses derniers jours (alors qu'il est en parfaite santé, tout de même).

- Je ne vois vraiment pas pourquoi je devrais me joindre à ce concert de lamentations, et pour quoi ? Imaginez un instant que ce soit votre cher William (uh, uh) qui ne revienne pas... Après tout, il l'aura cherché, n'est-ce pas ? Eh bien ! Vous ne viendriez pas me dire qu'il s'agit là d'un événement « aigre » ou « maussade » ! N'importe comment, vous me direz qu'il y a là quelque chose de morbide, d'effroyablement morbide. Peut-être votre mari a-t-il eu la gorge tranchée. Peut-être une balle lui a-t-elle explosé au visage ? Vous n'en savez rien. Vous ne vous sentez pas « aigre » pour autant...

- Ou maussade, *milord*, qu'en savez-vous ? Et puis mon mari n'est pas mort, il est en Hollande.

- En Hollande ? Première nouvelle ! Il a été vu

à Dunkerque dernièrement.

- C'est là qu'il a été tué ?

- On l'a enlevé, mademoiselle. À Malo, sur la plage. De là, on l'a emmené pour le droguer et le tabasser et le droguer à nouveau. Il avait la mâchoire salement amochée mais depuis quelques minutes, deux hommes se battaient dans l'arrière-salle du club où Willy devait se produire ce soir-là. Le *Round Corner*. Monsieur Seguelers était présent. Il avait misé 10 000 sur le plus jeune. William est resté inerte sur la scène, le visage défoncé. Il a balbutié une amorce de sketch mais les mots ne lui venaient pas, pas plus que les gestes. Personne ne lui prêtait attention parce que la rixe qui avait volé la vedette à SentrIDGE était réellement impressionnante. Le vainqueur achevait sa victime à coups de dents. Il a fini par lui arracher la tête qu'il a jetée du côté de la scène où se tenait toujours William SentrIDGE, hagard. Quelqu'un a voulu tirer dans la tête qui volait, pour rire. Mais c'est votre compagnon qui a reçu la balle au visage...

- A-t-il pensé...

- Il est douteux qu'il ait pensé à l'air du temps, si vous voyez ce que je veux dire. Très douteux...

La nuit tombait sur la boutique de pompes funèbres. William SentrIDGE rentra chez lui vers une heure du matin et traversa la boutique où le

vieil homme inamovible dormait installé sur sa chaise. Il retrouva sa femme qui ne le reconnut pas.

- Quel genre d'agent êtes-vous donc ?

- Je suis Ulrich Hyndir, je me suis échappé du tribunal pyramidal.

- Je ne connais que l'hôpital pyramidal.

- Oui mais moi, je vous parle d'un tribunal.

- Vous avez été condamné ?

- Je n'en sais rien, je suis parti avant la fin.

Écoutez, nous n'avons pas beaucoup de temps... Avez-vous quelque chose à manger ?

Madame SentrIDGE avait quelques restes qu'elle disposa sur la table avec une bouteille de vin. L'homme s'installa comme s'il avait été chez lui. Il parla beaucoup en mangeant. Il expliqua qu'il aurait dû être à Stockholm mais qu'il avait dû partir.

- Vous ne faites donc que fuir !, s'exclama l'épouse désemparée devant cet homme qu'elle ne reconnaissait décidément pas mais qui aurait tout à fait pu être son mari.

- Tout cela vous paraîtra sans doute maussade...

- Ou aigre, monsieur, aigre !, s'immisça le vieil aristocrate bilieux qui venait à son tour de s'introduire dans la cuisine, armé d'une carabine.

- Je croyais que vous ne vouliez pas prendre parti ? S'interrogea madame SentrIDGE.

- Ce sera ma seconde introduction au néantisme, s'exclama William Sentrige en entendant les deux détonations successives que le vieillard venait de déclencher à son endroit.

\*

Le temps était maussade. Il n'y a pas d'autre mot. Ou aigre peut-être. On pouvait bien dire « aigre » aussi bien que « maussade ». Cela ne changeait rien (ou pas grand-chose) à ce qu'on appelait en parallèle la « corrosion » de l'air du temps, comme si ce mot avait été un synonyme de « corruption ». Certains disaient même qu'on assistait à une « corruption aigre » d'un temps qui se dissipait en « humeurs maussades » qui s'assimilaient à de véritables tumeurs malignes. Ce qu'il y avait de réellement corrompu cependant n'était pas très clair au final. Il y avait le sentiment d'une déception profonde, qu'aurait suivie une sensation d'abandon, quelque chose dont la tristesse serait spécialement douce. Il y avait cette amertume caractéristique de ce qu'on appelait déjà « années de mutation » mais qui n'étaient que des années de transition, peut-être. Et dans les rues, le vacarme urbain se faisait plus mécanique et régulier, comme si la vie de la ville s'astreignait à des cadences. On ne savait plus que faire, que penser. Les conférences sérielles de Stockholm tournaient déjà au drame. Journées

endeuillées par des attentats quasi simultanés et qui se répéteraient chaque jour, obligeant les organisateurs à interrompre le cycle des allocutions dont l'enchaînement cohérent était censé marquer durablement le moment historique.

Au lieu de quoi on voyait des cadavres mutilés à la une des journaux. Il n'en résulterait pas seulement de l'indignation et de l'effroi mais également une terrible sensation de vide et de non-existence. On se relèverait mal du fiasco des conférences. Peu importe leur teneur, oubliée de tous depuis longtemps. Ce qui compte, c'est que la prise de parole attendue n'a pas eu lieu, qu'elle est devenue un non-événement majeur dans la conscience de ceux qui, convaincus par des doctrines qui resteront inouïes, ont vu dans cette confusion subite une phase inaugurale, d'une complexité et d'une simplicité nouvelles. C'est sans doute ce qui explique que la « disparition » d'Ulrich Hyndir ne soit pas passée inaperçue dans ce contexte.

Mais rien ne devait résoudre ce sentiment d'abandon et de délitement qui affectait alors toute pensée politique ou philosophique. Les gens se droguaient avec des musiques d'attente dans mon entourage. Moi-même, je me noyais dans un

verre d'eau. J'attrapais rhume sur rhume et mon esprit me paraissait embrumé et troué. Je me rendais à des réunions incompréhensibles le soir dans des arrières-salles de brasseries délabrées. Je ressortais convaincu de choses que j'oubliais l'instant d'après. Le lendemain, je retournais dès le matin dans le troquet pour retrouver le souvenir des échanges dogmatiques qui m'avaient été infligés. Je m'installai à une table isolée et regardai autour de moi.

Rien de particulier ne semblait devoir survenir dans ce débit de boisson. Je n'avais pas à m'inquiéter.

\*

Rien de particulier ne devait survenir. L'homme qui restait à fumer nerveusement à un angle de rue déserté en était convaincu. Ce lieu, à cette heure, ne devait être le théâtre d'aucun événement particulier. Almann Mann s'était installé là et se félicitait d'avoir trouvé la meilleure situation possible pour observer cette absence d'événement. La réalité s'écoulait à cet angle de rue comme un petit ruisseau qui traverse une prairie isolée et dont l'existence n'est pas très connue. Almann Mann s'est donc proposé de rester planté à cet angle de rue pour examiner le jour dans son écoulement le plus nu. L'entreprise était certes risquée. Almann Mann ne connaissait pas de limite à son expérimentation. L'attente pouvait bien l'absorber au point qu'il perdrait toute conscience de son existence propre. Mais l'homme qui se défiait de tout ce qui l'entourait voulait saisir une qualité particulière de la réalité du jour au croisement de deux rues où rien ne devait se rencontrer.

Certes, le bistro qui faisait l'angle grouillait d'une population suspecte. Un clash aurait pu

survenir. Une rixe ou un attentat. Des voitures passaient. Qui sait si elles ne conduisaient pas les auteurs de manoeuvres séditionnaires dont on aurait l'écho le lendemain dans les journaux (mais un écho affaibli et déformé) ? Almann Mann avait mentalement éliminé l'hypothèse de ce genre de phénomènes en les qualifiant de « latéraux ». Il aurait fallu être excellent observateur pour déceler l'esquisse de sourire qui altérait légèrement le visage d'Almann Mann quand cette pensée lui venait. Le pli indétectable qui se formait à la commissure de ses lèvres se détendait aussitôt pour leur rendre leur position initiale. La pensée s'évaporait de toutes façons. Une voiture rouge s'est approchée mais a tourné avant qu'on puisse distinguer la silhouette du conducteur. Personne n'entrait dans le bar et personne n'en sortait non plus.

Almann Mann voyait que la réalité non-événementielle de ce qui n'était même pas un carrefour était à peu près l'équivalent d'une charge explosive qu'on garderait près de soi pour s'assurer que l'explosion n'a pas eu lieu. L'air était tiède, à peine sensible. Almann Mann a regardé à droite puis à gauche et a estimé qu'un laps de temps avait passé, sans en être certain. Il entendait un moteur vrombir à quelques rues de là. Encore une latence d'événement ! Tout cela a

fini par paraître aigre à Almann Mann qui en est devenu maussade. Enfin, deux hommes sont sortis du café.

Silencieux, ils ont marché à un même rythme, lents et déterminés. Ils sont passés indifférents devant l'homme qui, de toute la journée, n'avait fait que se tenir à cet angle de rue et ont poursuivi leur chemin tandis que, de la voie opposée, ressurgissait la voiture rouge aux peintures écaillées que l'observateur méticuleux avait déjà aperçue une première fois.

Cette fois, la voiture s'est arrêtée à la hauteur d'Almann Mann qui n'a pas eu le temps de réagir. Distract par le passage des deux clients du bistro, il n'avait pas vu revenir la voiture. Ceux qui l'ont kidnappé étaient de toute évidence des professionnels. L'un a ouvert la porte côté passager, comme s'il avait voulu cordialement inviter Almann Mann à y entrer. Au même moment (ou peut-être un instant après), un autre est descendu de l'arrière de la voiture. Il était armé d'une petite matraque extrêmement maniable. Le coup a assommé net Almann Mann que l'homme a rattrapé avant qu'il ne s'effondre pour l'installer, inconscient, à la place du mort.

\*

Pendant ce temps, John Wayne cherchait à capter une chaîne de télévision qui diffuserait des informations. Les seules émissions qui lui étaient accessibles étaient des reportages sur des faits divers sanglants qui paraissaient de plus en plus communs et répandus.

Pendant ce temps, son ombre ricanait. « Tu as remarqué qu'il y a 57 cartes dans ton jeu ? » L'ombre de John Wayne battait et rebattait les cartes de façon compulsive. À l'extérieur, on ne voyait plus que des pyramides.

-Penses-tu qu'il n'y ait que des crimes pyramidaux ?

L'ombre a haussé les épaules en isolant les as qu'il jetait sur la table au fur et à mesure qu'ils apparaissaient dans le jeu.

- Il y en a six ! Six as, que disais-tu ?

- Rien, voyons. Que veux-tu que j'aie à te dire ?

- Six as pour perdre, c'est beaucoup quand même ! Tu m'as l'air d'un drôle avec tes crimes pyramidaux !

- Tu ne regardes pas la télévision ?

- Pourquoi faire ? Il n'y a que des grésillements qui émanent de ce poste. Descends, John Wayne, tu as halluciné !

- Bien sûr ! Et les pyramides...

- Il y en a quelques-unes, c'est vrai. Mais ça, c'est le geste architectural contemporain le plus blasé, John Wayne (pas l'acteur) ! Tu ne vas pas te laisser impressionner pour si peu ?

- C'est que les pyramides sont noirâtres et irrégulières. Leur surface est d'une texture mitigée et granuleuse comme une peau grouillante, une chair à vif. Elles hurlent, non ?

- C'est l'hôpital qui hurle. On y meurt beaucoup, il me semble.

- Et le tribunal ?

- Il va bientôt ouvrir ses portes. Aujourd'hui on s'occupe d'un pauvre zigue carrément accusé de « crime contre la réalité » ! On ne va pas le louper, celui-là, crois-moi ! Ils seront très nombreux, ceux qui voudront assister au jugement jusqu'au verdict. Crois-moi, il y aura de drôles d'amusements là-bas. Et un verdict spectaculaire !

- Encore des faits divers !

John Wayne a alors décidé de se servir un whisky. Son ombre semblait si excitée à l'idée de cette justice rituelle et son enceinte barbare ! Elle l'entraînerait là-bas à l'aube. Quoi qu'on en dise, les pyramides sont de plus en plus nombreuses et

il devient difficile de se repérer.

Et en retour, l'ombre de John Wayne reprendrait une de ces maudites parties de cartes. À la tombée de la nuit, les hurlements qui émanent de l'hôpital sont plus audibles, plus sonores. L'ennui n'en est que plus féroce lui aussi.

John Wayne regarde l'ombre rebattre les cartes pour la millième fois peut-être. Il règne une atmosphère d'ennui inextinguible dans ce grand appartement inhabité. L'image semble arrêtée. John Wayne demeure prisonnier du battement répétitif des cartes dans les mains de son ombre.

On hurle.

\*

Nous allions nous dissoudre dans l'air de ce temps, nous noyer dans ses colorations mêlées, vives ou ternes selon les moments. Nous étions prisonniers de certaines fixations de l'esprit dont le poids écrasant gênait la circulation des pensées jusqu'à les accidenter brutalement. Les pensées en venaient à s'écraser les unes (mobiles) sur les autres (fixes). Et pendant tout ce temps, il y avait cette musique diffuse émanant d'on ne sait quel haut-parleur, une musique qu'on disait appartenir à une époque de « transition » ou bien de « mutation ». Mais nous ne nous inquiétions plus de ces problèmes de dénomination. L'air du temps nous absorbait. Puis il nous englobait. Ou était-ce l'inverse ? Parfois, l'un d'entre nous tentait de se lever et s'écriait : « C'est une machination gouvernementale ! » Les autres plissaient le cou (comme s'ils avaient voulu lever la tête). Mais la révolte s'éteignait bientôt, rivée aux fixations intempestives de nos esprits évidés de leurs pensées.

L'air du temps était sec, pourtant. Mais il s'en

dégageait une substance toxique qui altérerait en profondeur non pas les perceptions elles-mêmes, plutôt leur appréhension par le psychisme. Alors qu'il aurait été nécessaire de nous restructurer mentalement pour faire le point de la situation. Y avait-il encore quelque chose comme une situation pourtant ? Nous apercevions la silhouette de celui d'entre nous qui avait eu la capacité de se lever pour crier à ses camarades sa colère devant les distorsions de la réalité qu'il attribuait (comme la plupart d'entre nous) à une machination gouvernementale. La silhouette se tordait désormais. Nous ne reconnaissions déjà plus le militant exemplaire qui avait dû accomplir là son ultime acte de bravoure puisqu'il n'était plus, déjà, qu'une ombre recroquevillée et altérée, qui se déformait sous nos yeux pour ne plus être qu'une boule d'opacité qui se désagrégait sous la pression du jour que filtraient les fenêtres (et le toxique air du temps) et qui finirait par se dissiper entièrement en emportant jusqu'au souvenir du camarade dont on ne se rappellerait rien précisément, par la suite. On n'aurait en effet qu'un vague souvenir de ces jours passés dans une attente morbide, bercée par un air acidulé et confondant.

\*

L'avenue de l'Oegmur, chaotique et désespérée. L'agent la parcourut de bout en bout et recommença plusieurs fois. À plusieurs reprises, il fut certain d'avoir croisé ses doubles. Des rôles instables qu'on lui avait inutilement impartis lui revenaient à la face, distincts de lui (il croisa par exemple un vagabond qui lui hurla aux oreilles que « ça ira de mal en pis, ça ne s'arrangera pas ! » Puis il fut suivi par un homme en gabardine en qui il crut voir son sosie, ce qui le plongea dans la perplexité : comment être sûr que quelqu'un vous ressemble ? Quand vous-même ne savez plus à quoi vous ressemblez... Mais l'interrogation, si elle contribuait à accroître l'état de confusion qui gagnait ses pensées, n'atténuait en rien la certitude que l'homme en gabardine n'était autre qu'une image de lui-même, peut-être plus réelle que lui mais qui faisait figure de substitut quand même.

L'homme disparut dans une ruelle sans que l'agent en dérouté sût jamais si la mission de son

observateur s'était terminée là ou si un incident quelconque l'avait absorbé. Il redescendit l'avenue de l'Oegmur en s'arrêtant à chaque ruelle pour s'assurer que son double présumé ne s'y était pas momentanément caché, comme lui-même le faisait quand il filait des suspects indéterminés, ce qui correspondait aux instructions qu'on lui donnait par téléphone (pour ce type de filature). Mais les ruelles adjacentes à l'Oegmur n'étaient que des déserts filiformes. Le sol même en paraissait sablonneux. Et quand il s'engageait dans l'une d'elles, il éprouvait le poids d'un silence tangible, comme si en ces espaces toute présence était appelée à se résorber et à s'anéantir. Il revenait rapidement sur ses pas et poursuivait l'énième remontée de l'avenue Oegmur dominée par l'hôpital dont la forme pyramidale obstruait la perspective. La nuit tombait. L'agent imagina que l'aube était toute proche sans bien savoir pourquoi. Que savait-on, au fait, des nuits de l'Oegmur ?

- Pas grand-chose, lui souffla une voix éteinte.

L'agent s'arrêta au milieu de l'avenue. Il n'y avait personne à proximité. Le pavé aussi lui soufflait quelque chose mais le pavé se moquait bien, au fait, des attractions nocturnes de l'Oegmur. Il ruminait sa seule, singulière parole :

- Nous sommes impavides... impavides...  
impavides...

- C'est absurde, répondit l'agent. Vous ne devriez pas vous commettre en jeux de mots si médiocres. Et pour toute réponse, je vous foulerai encore, indifférent. Moi aussi, je garde une idée fixe en tête. Mais dans la confusion que vous entretenez, vous ne pouvez la discerner ! Vous êtes perdus ! perdus ! perdus !

L'agent se prit à rire d'un éclat très sonore qui avait peut-être vocation à emplir tout l'espace sonore de l'avenue Oegmur. Mais les passants se faisaient de plus en plus rares, de plus en plus lointains autour de l'agent qui semblait plus isolé encore sur un trottoir qui paraissait s'être élargi, tout à coup. Et le pavé demeurait impavide, méticuleux et ironique.

\*

Le bar n'était pas sur l'avenue, pas dans mon souvenir en tout cas. J'avais du mal à dire s'il était dans une rue adjacente ou s'il fallait prendre un détour pour y parvenir. De l'extérieur, on entendait encore la rumeur tranquille de la foule en journée. Mais à l'intérieur, on était confiné et enveloppé dans une trame de silence qui filtrait toute parole et toute action *a priori*. Je ne sais plus comment on s'y rendait, avec qui je me trouvais alors. Je me rappelle le visage pathétique du serveur qui semblait toujours subir le contrecoup d'informations tragiques qu'il paraissait avoir reçues récemment mais dont on ne pourrait rien savoir, l'homme faisant mystère de tout.

Il servait les clients avec ponctualité et une grande économie de parole. Je le suivais des yeux, parfois. Sans doute, il ressemblait à une boule de flipper, tout au fond de lui. Mais un flipper manié par un virtuose, pas comme cet homme qui jouait obstinément et comme en dépit du bon sens, qui n'en était certes pas à son coup d'essai mais qui se

plaisait à laisser la boule descendre la plus rectiligne possible sans actionner les ressorts qui lui auraient permis de gagner au moins quelques points, quelques instants de jeu ! C'est le serveur qui jouait à ce moment le jeu dont était incapable l'homme qui insérait avec insistance de nouvelles pièces dans la machine ! Peut-être le double-jeu de celui qui avait des allures d'agent secret (l'homme installé au flipper) s'expliquait-il par une manipulation mentale ? Le serveur serait à l'origine de ce lavage de cerveau. Les illuminations du flipper, l'insertion de pièces dans le monnayeur n'ont qu'une vague fonction rituelle dans ce jeu.

Ou bien c'est le serveur qui n'a été qu'un jouet entre les mains de l'agent. Comment en est-on arrivé là ? On imagine l'enlèvement du serveur, à la sortie de son travail vers 23h15, empruntant toute une série de petites rues qui lui permettent de contourner l'Oegmur. L'homme est attendu ce jour-là par des individus silencieux et efficaces qui l'auront assommé avant de le conduire dans une cellule baignant dans une lumière crue, froide, perçante. Le serveur est d'abord interrogé méthodiquement : on lui demande qui il est, ce qu'il fait dans la vie et ce qu'il faisait dans la rue au moment où on l'a enlevé. On répète les questions plusieurs fois. Plus il réitère son récit,

plus le récit se distend et il comprend progressivement qu'il ne sait ni qui il est, ni ce qu'il fait « dans la vie » et moins encore ce qu'il faisait là où on l'a trouvé. On l'abreuve de questions qui n'ont plus de relation avec sa situation réelle : on lui rappelle des voyages anciens, des voyages qu'il n'a pas effectués mais qu'il pourrait avoir réalisés sans en avoir gardé le souvenir, des voyages qui s'accumulent dans son esprit en sorte qu'ils ne répondent plus à aucune représentation géographique. L'homme n'a plus conscience que de paysages en débris qui se superposent comme des patchworks d'un goût douteux.

L'interrogatoire dure des heures, peut-être des jours. On a bien sûr drogué le sujet pour permettre une plus grande perméabilité de son esprit aux paramètres réalistes qu'on lui assène. Il se disloque en mille bris de lui-même. Dès lors, malléable et impersonnel, il sera rétabli dans ses fonctions et assurera le rôle qu'on lui a attribué sous la surveillance de l'agent principal, posté au flipper qui n'est réellement qu'un poste de contrôle. On peut se demander quels sont les outils de cette manipulation, en vérité ! Et quelle est leur utilité réelle.. Est-ce qu'on a planté des puces électroniques dans la tête du bonhomme pour entrer en interaction avec son système neuronal ?

Quelle est l'efficacité de la méthode, a-t-on une mainmise complète sur son fonctionnement mental ? Rien ne permet de le savoir.

En regardant mon café qui tiédit, je me rends compte qu'il y a là les ferments d'une guerre psychologique. On cherche à m'intimider, c'est sûr. En même temps, j'ai bien conscience que je dois rester sur mes gardes, que je dois veiller à ne pas poser le pied sur une plaque glissante, je devrais peut-être même longer les murs, qui sait ? Mais pour l'heure, je dois rester dans ce bar à attendre le temps qu'il faut (et je n'ai aucune idée du temps que cela doit prendre) pour qu'on me juge insoupçonnable. Alors seulement je pourrai sortir et retrouver l'air de ce printemps maussade et aigre, reprendre des rues qui m'éviteront de passer par l'Oegmur, comprenez ?

Mais je ne comprenais plus l'origine de ces images, de même que je ne savais à qui je m'adressais, pourquoi j'étais assis pieds et poings liés sur un siège métallique. On me posait des questions, je n'y entendais rien ou presque. Alors, je parlais, parlais... Je reprenais leur mots, ce qui m'aidait à passer de l'autre côté, là où je voulais aller à cause de la douleur qui m'aveuglait... L'essentiel était de ne pas laisser de silence entre leurs questions et mes réponses. Je ne voulais rien

arrêter, je savais que ça allait être bien pire après.

Mais après quoi ?

\*

Quant à savoir s'il s'agissait *réellement* de se dissoudre... si la peau allait, pour ainsi dire, s'évaporer... Si l'ossature allait se disperser en se pulvérisant... Si les organes devaient se liquéfier... Ce n'était pas exclu, non. C'était inconcevable, certainement. Il s'agissait de la conscience, bien sûr, seulement de la conscience, bien sûr. Autant dire que cette « dissolution » n'était guère que sensation ou hallucination peut-être. Autant dire que ce qui se désagrégeait, ce n'était pas soi en tant que personne physique, certainement pas en tant que corps. C'était la conscience, d'accord ?

Mais quoi ? Que fallait-il entendre par « conscience » ? Une « conscience hallucinée », qu'est-ce que c'est si la réalité elle-même paraît barrée ? Autant de questions qui paraissent vaines. En toutes circonstances, d'ailleurs. En une époque plus régulière, il y aurait de quoi rire. On verrait dans de telles questions une série de spéculations abstraites. Dans un contexte « postréalitaire », si je puis dire, l'abstraction est dépassée comme soi-même on se sent dépassé...

dépossédé. Désœuvré aussi.

Je devrais peut-être me convaincre que ces questions n'en sont pas réellement : c'est comme des cloisons amovibles dont on a l'illusion éphémère qu'elles divisent l'espace et le répartissent en zones secondes. Mais leur déplacement est à la fois constant et insensible. Et la répartition toujours nouvelle semble se moquer de vous. Convaincu qu'il y a un « ici », un « là » et un « là-bas », vous voudriez pouvoir les désigner... les pointer du doigt peut-être. C'est d'abord cet « ici » (ce qui vous paraissait le moins contestable) qui échappe à votre tentative de localisation. Mais si vous le recherchez, ce fameux « ici », vous ne le trouverez peut-être plus même « là » ou « là-bas ». Peut-être s'est-il évanoui. Peut-être s'est-il dissipé (ah, ah) en une absorption réciproque (vous l'auriez absorbé, ou lui dans le même mouvement si l'on veut). Si cet « ici » n'en est plus un, il est possible que rien ne le remplace en sa fonction locative primaire, n'est-ce pas ? Alors, vous ne vous poserez plus même la question d'un « là » ou d'un « là-bas », qui ne correspondent plus à rien. Les cloisons seules persistent, mobiles comme des dunes.